

# Réparation

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **29 (1961)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570947>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# SES YEUX

par Guy LOKOS

Je me levai pour descendre du métro, lorsque je heurtai les yeux de Jean-Paul (j'étais sûr qu'il ne pouvait porter un autre prénom). Je reçus leur éclair en plein visage . . .

Couleur de l'acier, ils avaient en même temps la limpidité de la Méditerranée autour du Stromboli. J'y plongeai tout entier, tout nu . . . Je roulai jusqu'au fond, jusqu'à n'être plus qu'une algue parmi les autres.

Mes pieds nouaient leurs racines aux rochers, mon corps inexistant auprès du gigantesque développement de mes multiples bras verts et chevelus. Et mes doigts étaient caressants, caressants ! . . .

O volupté des amours sous-marines ! Les pêcheurs qui se baignaient nus, après leur journée de pêche au dessus de l'eau, sous le soleil brûlant, vous diront leur délire !

Ils étaient beaux, brillants de sueur, brunis de soleil. Et je m'enroulais autour de leur sexe . . .

Dans un halo de bulles, ils glissaient jusqu'à moi et s'accouplaient sous les eaux, unis dans un même plaisir après avoir lutté dans un même tourment. De pêcheurs, ils devenaient poissons. Instants de détente, de possession, de jouissance . . .

L'amour en faisait des hommes neufs.

Là-bas, sur le flanc du volcan, leur famille attendait la rentrée des bateaux. Et les pêcheurs s'échappaient, ne laissant dans mes doigts que leur éphémère sillage de bulles . . .

Jean-Paul collectionnait les algues et regrettait toujours de devoir les garder sèches . . . Il me cueillit avidement dans le métro. Ses yeux avaient la profondeur des eaux du Stromboli . . .

Nos regards se heurtaient, se pénétraient. L'instant d'après, quand je descendis, ses yeux s'accrochèrent à ma silhouette, mais il ne passa pas la portière . . .

Je souhaitai intensément qu'il descende à la station suivante et je courus, les bras tendus, prêt à accueillir mon reflet montant de la nuit. Mais je restai seul sur les marches, les mains ouvertes, dans l'attitude de l'espérance !

Dans l'attitude de l'espérance . . .

## Réparation

C'était bien la première fois que Théo entendait la voix de sa conscience, laquelle ne s'était jusqu'alors jamais manifestée !!! Ainsi, quiconque se fût trouvé dans les parages immédiats de Théo eût cru que ce dernier soliloquait, alors qu'il n'en était rien : Théo répondait à la voix impérieuse qui l'interrogeait, lui demandait enfin des comptes, le confondait, l'acculait aux aveux et à la totale sincérité !

— Es-tu content de toi, Théo ?

— Je n'y suis pour rien !

— En es-tu sûr, Théo ?

- Certain ! Je n’y suis pour rien !
- La complicité n’est-elle pas aussi coupable que le crime ?
- Je n’en sais rien et n’en veux rien savoir !
- Bien ! Alors je vais te parler sur un autre ton !
- A ton aise ! Tout d’abord, qui es-tu ?
- Ta conscience !
- Connais pas !
- Je sais ! Je sais ! Tu m’as ignorée longtemps et m’ignorerais encore si je n’avais forcé ta porte ; mais cette fois, c’en est trop ! Tu me dois des explications, tu vas parler, avouer, et, selon mes ordres, expier ton crime !
- Mon crime ? ...
- Assez tergiversé ! Récapitulons : tu n’aimais plus Jaques, n’est-ce pas ?
- Cela me regarde !
- Cela m’intéresse ! Tu ne l’aimais plus ?
- Je ne le désirais plus ... mais il avait toute mon affection, tout mon amour, même ...
- Facile à dire ! ... il avait tenté une fois de se suicider, je crois ?
- Oui ! Chantage et lâcheté !
- C’est en effet tout ce que tu avais trouvé à lui dire en cette occasion ! Preuve tangible de ton affection pour lui ... de ton amour ! ...
- Parfaitement ! Je lui ai dit cela et le lui dirais encore si ...
- Tu n’auras plus à le lui dire ; il n’a pas survécu à ton indifférence !
- On ne commande pas sa chair !
- Erreur, Théo, erreur ! Mais ceci est une autre histoire dont nous reparlerons bientôt ... quand tu souffriras à ton tour ... si toutefois tu es capable de souffrir !!!
- Merci !
- Pas de quoi ! Donc, tu ne le désirais plus ! Mais tu lui gardais une fidèle affection, laquelle te dictait de ne lui accorder que les rares instants de liberté que te laissait ... l’AUTRE ... l’AUTRE, celui avec qui ...
- Avec qui je ne goûtais qu’un plaisir purement physique ... que des joies ... concrètes, et sans l’ombre d’un sentiment !
- Tu n’en as que moins d’excuses ! Il en souffrait à mourir, tu le savais, tu le voyais ... Comment d’ailleurs ne pas l’avoir vu ! Jacques maigrissait d’une façon hallucinante !
- ... et prenait des airs de martyr !
- Il était un martyr ! Tu sais cela également ! Vos week-end, vos soirées, vos dîners en tête-à-tête, neuf ans d’une intimité charmante, d’une vie commune en parfaite harmonie, tout cela souillé, gâché, abîmé, supprimé ! Pourquoi ? Pour qui ? Pour cette ...
- Cela me regarde !
- D’accord ! Mais ne triche pas ! Sois cynique, cruel, mais franc !
- Jacques a souffert, certes ! Mais je ne pouvais plus rien pour lui !
- Si ! Lui faire encore plus de mal ! Tu l’as fait !
- Quand cela ?
- Venons-en donc au fait, à cette sordide histoire de champignons !
- Dans laquelle je suis totalement innocent !
- Ce n’est pas mon avis !

- Sans notre ami Pierre, rien ne serait arrivé !
- Le pauvre ! S'il avait su !
- A-t-on idée de rendre visite à deux amis un dimanche après-midi, et de parler champignons pendant plus d'une heure !
- Les conversations ne peuvent se prévoir, et le hasard de leurs thèmes en fait le charme !
- Quoi qu'il en soit, lorsque Pierre a nommé ce champignon mortel...
- L'amanite phalloïde ?
- Exactement ! Il a même fait une plaisanterie d'un goût douteux à ce sujet, l'amanite phalloïde devant son nom à sa forme . . .
- Tu aurais pu faire également cette plaisanterie . . . un champignon en forme de phallus ! Quelle occasion inespérée pour dire quelques obscénités ! Mais ceci n'est pas grave !
- C'est bien Pierre qui a parlé de ses propriétés toxiques et mortelles ? C'est bien lui, n'est-ce pas, qui s'est étendu sur tous détails dont le plus frappant est que l'amanite phalloïde ne rend pas malade après son absorption, ce qui évite toute inquiétude et épargne le moindre soupçon à sa victime; ainsi cette dernière meurt-elle sans que le plus léger malaise l'en ait prévenue, dans les trois jours qui suivent; c'est bien Pierre qui a dit cela ?
- Oui ! Et c'est toi qui as remarqué l'attention que Jacques prêtait à ces propos; et c'est toi qui vis «le regard soudain brillant et résolu de Jacques»; et c'est toi qui devinas immédiatement les «intentions de Jacques»; et c'est toi qui acceptas cette «promenade en forêt avec Jacques»!
- Cela ne prouve rien !
- . . . et c'est toi qui fis semblant de ne point voir . . .
- Je n'ai rien vu !
- A moi, tu ne peux mentir ! C'est toi, dis-je, qui fis semblant d'ignorer le geste de Jacques . . .
- Je n'y ai pas cru !
- Dommage ! Il avait réellement mangé le champignon ! Tu le sais maintenant . . . en admettant que tu ne l'aies pas su immédiatement ! Mais, je te le répète, à moi tu ne peux mentir, car . . .
- Car ?
- Pourquoi, le lendemain, t'es-tu montré à ce point tendre et caressant ?
- Parce qu'il me faisait pitié !
- La pitié ne crée pas le désir, que je sache; surtout un désir si ardent, si subit ! Toi qui, depuis si longtemps n'avais plus un baiser, une caresse à lui offrir !
- . . . Eh bien, si ! Je l'ai désiré de nouveau ! Je te l'ai déjà dit, la chair ne se commande pas !
- Elle est commandée, en effet !
- Par les sens.
- Oui . . . et par le cerveau ! Surtout par le cerveau, lequel commande tout, d'ailleurs !
- Que veux-tu prouver ?
- Tu le sais mieux que moi !
- Mais encore ?

— Que seule une joie sadique exacerba suffisamment tes sens pour te permettre, t'inciter même, à caresser, à aimer physiquement ton ami !

— Quel sadisme y a-t-il à désirer un être ? A désirer l'amour ? A désirer jouir ?

— Il y a jouir et jouir . . .

— Qu'entends-tu par là ?

— Que tu n'as réellement joui qu'après avoir joui !

— Tout cela est bien compliqué !

— Bien simple, au contraire ! Considérant le suicide comme une lâcheté, tu as voulu guérir le mal par le mal et t'es montré plus lâche encore que Jacques ! « Ah, tu veux mourir, Jacques, as-tu pensé ! Soit ! Mais je veux que tu mesures l'importance de ton geste, et . . . »

— C'est faux ! Je vois où tu veux en venir ! C'est faux !

— Si c'était faux tu ne saurais pas où j'en veux venir ! Mais voilà, tu sais, tu sais !

— C'est faux !

— Tu sais trop bien ! . . . « Tu ne mourras pas avec l'envie de mourir, Jacques, tu mourras avec l'amour de vivre, l'amour de moi, l'amour de l'amour ! Ainsi réaliseras-tu pleinement ton acte ! Et pour ce faire, je vais te leurrer, te faire croire que je t'aime encore, que je te désire . . . mais . . . voici qu'en effet je te désire de nouveau . . . quel stimulant que la haine ! Quel « dopping » que la vengeance ! » . . .

— C'est faux !

— C'est vrai ! Voilà ce que tu as imaginé, conçu, osé faire !

— C'est faux !

— Et tu as connu le paroxysme du plaisir, l'ivresse la plus démente, la plus éperdue, surpassant toutes les joies sexuelles, lorsque Jacques a pleuré, puis crié, puis hurlé : « Théo, je ne veux pas mourir ! Théo, appelle un médecin, vite ! vite ! Théo, je t'aime ! »

— C'était trop tard !

— Tu ne l'ignoris pas ! Et tu as voulu ces cris de révolte, ce refus de la mort, cette volonté désormais inutile de vivre ! Tu as voulu cela ! Tu as joui de cela ! C'est dans ta chair, au-dessous de ta ceinture, que résonnaient ces cris !

— Jacques était un lâche !

— Et toi, un criminel !

— Tais-toi !

— Non, je ne me tairai pas ; je ne me tairai plus jusqu'à ce que tu m'obéisses !

— Que dois-je faire ?

— Ne plus sourire ironiquement, d'abord !

— Il me plaît de sourire !

— Pas avec moi ! Déjà, Théo, ton sourire s'estompe, disparaît . . . l'ironie fait place à la mélancolie, puis à la tristesse, puis à la peur ! Théo ! Tu as compris !

— Je n'ai pas peur ! . . . et je n'ai rien compris !

— Tu as compris ! Et tu as peur ! Mais tu vaincras, Théo, tu vaincras enfin ta lâcheté !

— Non !

— Si ! Tu vaincras, Théo, tu vas faire justice, Théo ! Prends ta voiture, Théo, il n'y a que quarante kilomètres à parcourir . . . La forêt t'attend, Théo, la forêt parfumée, humide, claire et obscure à la fois, vivifiante et . . .

— Non !

— Va, Théo, va !

— Non !

— Ne dis pas non, Théo, tu es déjà debout, tu sors, tu refermes ta porte à clef, tu montes dans ton cabriolet . . . démarre, Théo, je ne te quitte pas, je reste auprès de toi, nous allons nous promener tous deux . . . en forêt . . .

\*

Un bruit de moteur . . .

La traversée de Paris . . .

Une forêt . . .

Des arbres . . .

Des champignons . . .

Et, puisque l'âme est immortelle, dit-on, une petite âme qui s'en vient à la rencontre d'une autre, et le dialogue qui suit :

— Théo !

— Jacques !

— A présent nous allons nous aimer vraiment ! Éternellement !

DAN

## Chronique des Livres

Eh ! bien, non ! Malgré ma bonne volonté et mon honnête effort, je m'écrirai pas cette fois une Chronique des livres récents traitant de près ou de loin de sujets homosexuels ! D'abord parce qu'il n'en est pas paru, en cette saison d'été, qui aient quelque valeur ; rien qui révèle un nouveau talent ou soit signé d'un nom connu. Je me suis donc résigné à lire les petits romans très secondaires qui fleurissent chaque matin à l'étalage du libraire, sont fanés le soir et n'ont qu'un parfum vulgaire vite évaporé. Je me disais qu'une chronique estivale pouvait, faute de mieux, vous conseiller quelques-uns de ces livres, sans grande valeur, mais quelquefois distrayants, pour la somnolence des vacances. Et puis j'y renonce ! La médiocrité de ceux que j'ai abordés me laisse une impression de dégoût et de lassitude que je ne voudrais pas vous faire partager.

Ainsi, je vous déconseille de perdre votre temps avec «Carole, ou ce qui plaît aux filles», de Lise Deharme (1). L'histoire de cette enfant de quinze ans qui échappe la nuit à son univers familial très convenable pour courir des aventures mi-poétiques, mi-érotiques, invraisemblables serait odieuse si elle n'était ridicule. La perversité sadique lasse vite quand un grand talent ne l'excuse pas, mais les grands talents ne s'y risquent pas. Une certaine connaissance très vulgarisée du travesti à travers les âges donne un intérêt relatif à ce petit livre. Mais les amours libertines de la fillette avec un gentleman-cambrioleur style Arsène Lupin étalent tout le mauvais goût heureusement démodé du surréalisme